



JOSIE SILVER

*Les deux vies
de Lydia Bird*

Plus
d'un million
de lecteurs
conquis




CHARLESTON

JOSIE SILVER

Les deux vies de Lydia Bird

Comment continuer à vivre quand on a perdu son âme sœur ?

Lydia et Freddie. Dix ans d'un amour fou que Lydia croyait indestructible, avant qu'un terrible accident de voiture ne lui arrache l'homme de sa vie. Le cœur en miettes, Lydia se laisse sombrer. Jusqu'au soir où un véritable miracle la sort de sa torpeur : après avoir pris un somnifère, elle se réveille au côté de Freddie, bien vivant.

Alors, Lydia se met à vivre pour ses nuits, pour profiter de cette seconde chance dans un monde artificiel où elle vole les instants magiques qui auraient dû être les siens. Mais jongler entre deux réalités a un prix et Lydia s'éloigne chaque jour un peu plus du monde des vivants. Pourtant, dans le monde réel où elle apprend à vivre sans Freddie, tout est encore possible. À condition qu'elle décide d'y rester...

Porté par la plume délicate et tendre de Josie Silver, un roman puissant et bouleversant sur les choix que la vie nous offre.

« CE LIVRE RESTERA DANS LA MÉMOIRE
DES LECTEURS LONGTEMPS APRÈS QUE
LA DERNIÈRE PAGE AURA ÉTÉ TOURNÉE. »

Publishers Weekly

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

ISBN : 978-2-36812-620-2



9 782368 126202

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Illustration : © Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES DEUX VIES
DE LYDIA BIRD

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Un jour en décembre, 2019

Titre original : *The Two Lives of Lydia Bird*

Édition originale en langue anglaise publiée pour la première fois au Royaume-Uni par Penguin Books Ltd, Londres.

Copyright © Josie Silver 2020

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Fabienne Duval

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-620-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston).

Josie Silver

LES DEUX VIES
DE LYDIA BIRD

Roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Fabienne Duvigneau


CHARLESTON

PROLOGUE

LA PLUPART DES MOMENTS IMPORTANTS DE LA VIE se produisent quand on ne s'y attend pas ; parfois, c'est seulement après que vous les remarquez, *si* vous les remarquez. La dernière fois que votre enfant est assez petit pour que vous puissiez le porter sur votre hanche. Un regard échangé avec une inconnue qui deviendra votre meilleure amie pour la vie. Le job d'été que vous choisissez sur un coup de tête et que vous conserverez pendant vingt ans. Ce genre de choses. Ainsi, je ne m'aperçois absolument pas que l'un de mes moments importants m'arrive quand mon portable sonne à 18 h 47 le 14 mars 2018 ; je marmonne un juron parce que j'ai un bigoudi en Velcro coincé dans les cheveux et que je suis déjà en retard.

— Allô ?

Je ne peux pas m'empêcher de sourire en mettant le haut-parleur, et Freddie crie pour se faire entendre malgré le bruit de la circulation.

— Je suis là, dis-je d'une voix forte, une épingle glissée entre les dents.

— Écoute, Lyds. Jonah a un souci avec sa voiture, je le prendrai au passage. Ça ne me retardera pas beaucoup. Dix minutes max.

Heureusement, il n'est pas là pour me voir lever les yeux au ciel. Est-ce la princesse Diana qui racontait qu'il y avait trois personnes dans sa vie conjugale ? Je la comprends, parce qu'il y en a trois aussi dans la mienne. Sauf que nous ne sommes pas encore mariés ; mais pas loin. Freddie Hunter et moi sommes fiancés, et je suis « presque » la fille la plus heureuse du monde. Je cite l'anecdote de Diana afin d'expliquer pourquoi je dis « presque » ; parce qu'il y a moi, il y a Freddie, et il y a ce satané Jonah Jones.

D'accord, il ne s'écoule pas un jour sans que je parle à ma sœur, mais Ella n'est pas toujours assise sur notre canapé, à boire notre thé et à exiger qu'on lui prête attention. Le meilleur ami de Freddie n'est pas exactement exigeant ; Jonah est si relax qu'il est quasiment en position horizontale la plupart du temps, et je l'aime beaucoup, en fait. C'est juste que je l'aimerais encore plus si je le voyais un peu moins, vous me suivez ? Ce soir, par exemple. Freddie a invité Jonah pour le dîner sans m'en parler avant, alors que c'est mon anniversaire.

Je crache l'épingle, je renonce à me battre avec le Velcro, et j'attrape le téléphone avec mauvaise humeur.

— Bon sang, Freddie, tu pourrais peut-être te dispenser de faire ça ! On a réservé chez Alfredo pour vingt heures, et ils ne nous garderont pas la table si on est en retard.

Je le sais, pour avoir vécu une mauvaise expérience ; le dîner de Noël avec mes collègues de travail a tourné à la catastrophe quand notre minibus est arrivé avec dix minutes de retard, et nous avons atterri au McDo vêtus de nos plus beaux atours. Ce soir, c'est mon dîner d'anniversaire. Je suis sûre que ma mère n'appréciera pas du tout de manger un Big Mac au lieu de fettuccine au poulet.

— T'inquiète, Cendrillon, on ne sera pas en retard au bal. Je te le promets.

C'est du Freddie tout craché. Il ne prend jamais rien au sérieux, même lorsque ce serait souhaitable. Dans son univers, le temps est élastique et il peut l'étirer pour servir ses besoins – ou, dans le cas présent, ceux de Jonah.

Je pousse un soupir résigné.

— Bon. Mais surveille l'heure, d'accord ?

— Pas de problème, dit-il en augmentant déjà le volume de la radio. Message reçu. Terminé !

Le silence emplît la chambre et une question me vient à l'esprit : est-ce qu'on le remarquerait si je coupais la mèche de cheveux prise dans le bigoudi qui pend à côté de ma joue ?

Et voilà. C'était le moment important de ma vie, sans que je m'en aperçoive, à 18 h 47 le 14 mars 2018.

2018

ÉVEILLÉE

Jeudi 10 mai

FREDDIE HUNTER, alias le grand amour de ma vie, est mort il y a cinquante-six jours.

J'étais en train de le maudire parce qu'il était en retard et que mon dîner d'anniversaire serait raté à cause de lui, quand soudain je me suis retrouvée dans mon salon avec deux policières en uniforme, dont l'une me tenait la main tout en parlant. J'ai regardé fixement son alliance, puis la bague de fiançailles à mon doigt.

— Freddie ne *peut pas* être mort, ai-je dit. On se marie l'année prochaine.

C'est sans doute par instinct de survie que j'essaie à présent de me rappeler exactement ce qui s'est passé ensuite. Je me souviens du trajet jusqu'aux Urgences dans la voiture de police, de la lumière bleue du gyrophare, et de ma sœur qui m'a soutenue quand mes jambes se sont dérobées sous moi à l'hôpital. Je me souviens que j'ai tourné le dos à Jonah Jones lorsqu'il est arrivé dans la salle d'attente, quasi indemne, avec une main bandée et un sparadrap sur l'arcade sourcilière. C'est juste, ça ? Deux personnes montent dans une voiture, une seule en

ressort. Je me souviens que je portais un chemisier vert tout neuf que j'avais acheté exprès pour le dîner. Je l'ai donné à une friperie, je ne veux plus jamais qu'il soit au contact de mon corps.

Depuis ce jour terrible, je me suis trituré la cervelle un nombre incalculable de fois pour tenter de me remémorer chaque mot de ma dernière conversation avec Freddie, et tout ce qui me revient, c'est que je l'ai sommé d'être à l'heure pour le restaurant. Ensuite, les autres pensées affluent. Est-ce qu'il se dépêchait pour me faire plaisir ? L'accident est-il arrivé par ma faute ? Mon Dieu, comme je regrette de ne pas lui avoir dit que je l'aimais. Si j'avais su que c'était la dernière fois que je lui parlais, je lui aurais dit, bien sûr, je lui aurais dit que je l'aimais. Je regrette qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour que nous ayons pu avoir une ultime conversation – mais alors, je ne suis pas sûre que mon cœur aurait tenu le coup. La dernière fois que l'on fait quelque chose d'important, il vaut mieux, probablement, ne pas en avoir conscience ; la dernière fois que ma mère est venue me chercher à l'école, sa main rassurante enveloppant la mienne, la dernière fois que mon père s'est rappelé mon anniversaire. La dernière fois que j'ai parlé à Freddie Hunter quand il se hâtait de rentrer le jour de mon vingt-huitième anniversaire. Vous savez quels sont les derniers mots qu'il m'a dits ? « Message reçu. Terminé ! » C'était une habitude qu'il avait depuis des années, cette petite formule insignifiante qui prend maintenant un sens énorme pour moi.

Oh, Freddie... Il avait un extraordinaire appétit de vivre, une légèreté doublée d'un redoutable esprit de compétition – drôle mais dangereux, si vous préférez. Je n'ai jamais rencontré personne qui soit doté d'un tel sens de la repartie : il savait toujours quoi dire. Il a, il *avait* un talent unique pour faire croire aux gens qu'ils avaient gagné alors qu'en fait il avait obtenu d'eux exactement ce qu'il voulait. Il est, il *était* celui qui réussissait toujours à se singulariser par sa façon d'être ou par ses actes, de sorte qu'on se souvenait de lui longtemps après son départ.

Et maintenant, il est *vraiment* parti, sa voiture a embouti un arbre, et j'ai l'impression qu'un étau invisible me serre la gorge. C'est comme s'il n'entrait plus qu'un filet d'air dans mes poumons. Je suis sans cesse essoufflée et au bord de la panique.

Le médecin m'a finalement donné quelque chose pour m'aider à dormir quand ma mère a insisté en hurlant, une boîte de cachets, pour une durée d'un mois, qu'il rechignait à prescrire parce qu'il pense que l'on doit « conscientiser son deuil afin de pouvoir rebondir ». Je ne blague pas ; c'est ce qu'il m'a sorti il y a deux semaines, avant de me laisser toute seule et de rentrer chez lui avec sa femme et ses enfants bien vivants.

J'habite à deux pas de chez ma mère, et c'est à la fois une bénédiction et une calamité. Lorsqu'elle nous apporte du ragoût de poulet dans la cocotte encore chaude, par exemple, ou qu'elle passe par ici avant d'aller travailler et vaporise du dégivrant sur mon pare-brise le matin en hiver – là, c'est une bénédiction. Mais quand je suis encore au lit, la vision trouble à cause d'une atroce gueule de bois et qu'elle surgit dans ma chambre comme quand j'avais dix-sept ans, ou si je n'ai pas rangé la maison depuis plusieurs jours et qu'elle me regarde avec mépris comme si j'étais une de ces accumulatrices compulsives à qui l'on donne des conseils dans une émission de télé-réalité – là, c'est une calamité. *Idem* lorsque j'essaie de faire mon deuil en solitaire, avec les rideaux du salon toujours fermés à trois heures de l'après-midi et le même pyjama depuis des jours ; ou qu'elle me prépare du thé que j'oublierai de boire et des sandwiches que je repousserai au fond du frigo pendant qu'elle nettoiera la salle de bains en haut ou sortira les poubelles.

Je comprends, bien sûr. Elle est farouchement protectrice, surtout en ce moment ; elle a terrifié le médecin qui hésitait à me donner des somnifères. Je ne suis pas sûre moi-même de vouloir avaler des cachets. Dieu sait pourtant que plonger dans l'oubli a quelque chose d'attirant. Je ne vois pas pourquoi je ramène Dieu dans cette

histoire ; Freddie est, *était* et serait toujours resté un fervent athée, et moi, je suis partagée, alors je ne crois pas franchement que la paix apportée par le Valium à hautes doses relève d'une intervention divine. Je suis tellement, tellement triste que je n'ai même pas la force de gober une pilule en espérant être délivrée de mon chagrin.

Freddie et moi avons un lit fabuleux, voyez-vous. Ça paraît fou, mais nous l'avons acheté à un prix dérisoire sur un site où plusieurs grands hôtels pratiquaient un déstockage, et c'est un lit qui a de quoi satisfaire tous les fantasmes ! Au début, les gens ont tiqué. Vous achetez un lit *d'occasion* ? « Quelle idée », a dit ma mère, aussi atterrée que si nous parlions d'acquérir une vieille paille mise au rebut par un refuge de sans-abri. C'est qu'ils n'ont jamais dormi dans la suite d'un hôtel cinq étoiles où l'on trouve ce genre de lit tout droit sorti d'un rêve de princesse. Moi non plus, du reste, mais en lisant le descriptif, je n'ai pas hésité une seconde à lancer la commande. Freddie et moi y avons pris d'innombrables petits déjeuners le dimanche matin, ri, pleuré, et fait l'amour avec une intensité et une douceur dont le souvenir m'arrache des larmes.

Quand ma mère m'a dit quelques jours après l'accident qu'elle avait changé les draps, elle m'a précipitée sans le vouloir dans un abîme de désespoir. Je me suis vue comme si j'étais dans un film, loin, très loin de moi, agrippée à la porte du lave-linge, sanglotant à la vue des draps qui tournoyaient dans le tambour, tandis que la lessive noyait toute trace de l'odeur de Freddie et l'envoyait rejoindre à jamais le tout-à-l'égout.

Maman était bouleversée, elle a essayé de me relever et a appelé ma sœur à la rescousse. Nous nous sommes retrouvées toutes les trois enlacées, assises par terre devant la machine à laver, pleurant parce que c'est tellement, tellement injuste que Freddie ne soit plus là.

Je ne me suis pas couchée dans le lit depuis. En fait, je ne crois pas que j'aie vraiment dormi. Je somnole parfois, la tête sur la table à côté de mon petit déjeuner auquel je

ne touche pas ; sur le canapé, blottie sous le manteau de Freddie, comme à présent ; ou même debout, appuyée contre le frigo.

— Viens, Lyds, dit ma sœur en me secouant doucement par l'épaule. Je vais monter avec toi.

Je jette un coup d'œil à la pendule, désorientée parce qu'il faisait grand jour quand j'ai fermé les yeux. La nuit est tombée maintenant et quelqu'un, Ella, je présume, a allumé les lampes. Cette délicate attention est typique de ma sœur ; j'ai toujours pensé qu'elle était meilleure que moi. Nous nous ressemblons, par la taille et l'ossature, mais elle est plus brune que moi – ses cheveux, ses yeux. Elle est plus gentille que moi aussi ; trop gentille, souvent, au point que cela lui joue des tours. Elle est restée avec moi presque tout l'après-midi, et la sœur de maman, tante June, est passée ce matin ; je pense que maman a organisé un roulement afin de veiller à ce que je ne sois pas seule plus d'une heure ou deux. Elle l'a sûrement noté sur une feuille accrochée à la porte de son frigo, à côté de la liste des courses qu'elle alimente toute la semaine et du journal où elle inscrit ce qu'elle mange pour son régime. Elle aime bien les listes, ma mère.

Je m'assieds sur le canapé en avisant le verre d'eau et le flacon de cachets que ma sœur tient à la main.

— Monter où ?

— Au lit.

— Je suis très bien ici, dis-je, même si notre canapé n'est pas vraiment confortable pour dormir. Il est encore tôt. On peut regarder...

J'agite vaguement une main vers la télévision dans le coin en m'efforçant de me rappeler le nom d'un feuilleton. Mon cerveau épuisé ne me fournit aucune réponse, et je soupire.

— Tu sais, celui avec des hommes chauves qui crient tout le temps dans un pub.

Ma sœur sourit.

— *EastEnders*, tu veux dire.

— Oui, voilà.

Je cherche la télécommande autour de moi pour allumer la télé.

— Ce doit être fini à cette heure-ci, reprend Ella. En plus, tu n'as pas regardé *EastEnders* depuis au moins cinq ans.

Je fais la grimace.

— Si ! Il y a... Il y a la femme avec des grosses boucles d'oreilles qui pendent, et... et Barbara Windsor, dis-je en relevant le menton.

Ella secoue la tête.

— Elles sont toutes les deux mortes.

Les pauvres, je pense. Et leurs pauvres enfants.

Ella me tend la main.

— C'est l'heure de se coucher, Lydia, dit-elle, d'une voix qui évoque maintenant celle d'une infirmière

Des larmes brûlantes me montent aux yeux.

— Je ne peux pas...

— Si, tu peux, insiste-t-elle, la main toujours tendue. Comment faire autrement ? Tu comptes dormir sur le canapé le restant de tes jours ?

— Ce serait si grave que ça ?

Ella s'assied sur le bord du canapé et me prend la main, posant le flacon de cachets sur ses genoux.

— Oui, Lyds, ce serait grave. Si c'était Freddie qui était resté seul ici à ta place, tu voudrais qu'il dorme, non ?

Je hoche la tête, pitoyablement. Bien sûr que oui.

— En fait, tu reviendrais le harceler jusqu'à ce qu'il t'obéisse, enchaîne-t-elle en me caressant la main de son pouce, et je manque de m'étrangler avec la boule qui me serre la gorge depuis la mort de Freddie.

Je la regarde faire glisser un cachet rose dans sa paume. Croit-elle vraiment qu'il suffirait que je dorme pendant un mois pour me relever en pleine forme ?

Ella soutient mon regard avec fermeté, et les larmes coulent sur mes joues tandis que je réalise à quel point je suis brisée ; émotionnellement, physiquement, je ne peux pas tomber plus bas. Du moins je l'espère, parce que je ne pense pas que je survivrais si cette chute devait continuer. J'attrape le cachet avec mes doigts tremblants, je le mets

dans ma bouche, et je bois un peu d'eau pour l'avalier. Lorsque nous arrivons devant la porte de ma chambre, je me tourne vers Ella.

— Laisse-moi seule, dis-je dans un souffle.

Elle m'effleure le front avec tendresse, et ses yeux sombres scrutent mon visage.

— Tu es sûre ? Si tu veux, je peux rester avec toi jusqu'à ce que tu t'endormes.

Je fixe le plancher en reniflant sans cesser de pleurer.

— Oui, je sais..., je murmure en lui serrant très fort la main. Mais il vaut mieux que je...

Je ne trouve pas mes mots ; je me demande si c'est parce que le cachet fait déjà effet ou juste parce qu'il n'existe pas de mots pour décrire ce que je ressens.

Ella hoche la tête.

— Je suis en bas, d'accord ? Si tu as besoin de moi...

Mes doigts se referment sur la poignée. J'ai maintenu la porte fermée depuis le jour où maman a changé les draps, par peur d'entrapercevoir le lit immaculé en allant aux toilettes. Dans ma tête, je l'ai transformé en un territoire interdit, comme une scène de crime délimitée par un ruban jaune.

Je chuchote en ouvrant lentement la porte :

— Ce n'est qu'un lit.

Il n'y a pas de ruban jaune pour m'empêcher d'entrer, il n'y a pas de monstres sous le lit. Mais il n'y a pas non plus de Freddie Hunter, et mon cœur saigne.

— Ce n'est qu'un lit, reprend Ella en posant une main apaisante sur mon dos. Un endroit où se reposer.

Mais elle ment. Nous savons toutes les deux que c'est bien plus que cela. Cette pièce, ma chambre et celle de Freddie, est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles nous avons acheté la maison. Spacieuse, avec un parquet de bois blond baigné de lumière grâce à deux grandes fenêtres, illuminée par le clair de lune les soirs d'été.

Quelqu'un, Ella sans doute, a allumé la lampe de chevet de mon côté du lit afin que je sois accueillie par une douce lueur, même si la nuit n'est pas complètement tombée.

Quand je ferme la porte, l'odeur puissante du linge propre emplit l'espace. Plus aucune trace ni de mon parfum ni de la lotion après-rasage de Freddie. Il n'y a pas non plus de chemise jetée sur le dossier de la chaise ou de chaussures ôtées à la hâte qui n'ont pas eu le temps de rejoindre les autres dans le bas de l'armoire. Tout est impeccable ; j'ai l'impression d'être en visite dans ma propre vie.

À nouveau, en m'asseyant sur le bord du matelas, je murmure :

— Ce n'est qu'un lit.

Je me glisse sous la couette de mon côté et je ferme les yeux.

Nous avons dépensé plus qu'il n'était raisonnable pour parer notre grand lit de palace ; des draps de coton blanc, d'un grammage si élevé que je ne savais même pas qu'une telle épaisseur existait. Je m'aperçois alors que le lit est déjà tiède : mon adorable sœur y a placé une bouillotte. Mon lit, *notre* lit, m'enveloppe comme un vieil ami que je me repens d'avoir négligé.

Recroquevillée de mon côté du matelas, le corps douloureux, secoué de sanglots, je tends les bras vers Freddie comme toujours. Puis je pousse la bouillotte vers sa place pour réchauffer les draps avant de m'avancer. Je serre la bouillotte entre mes bras, j'enfonce mon visage mouillé de larmes dans l'oreiller de Freddie et je gémis comme un animal blessé. La plainte qui sort de ma bouche est aussi étrange qu'incontrôlable.

Enfin, petit à petit, mes gémissements se calment. Les battements de mon cœur ralentissent, mes membres deviennent lourds comme du plomb. Je suis au chaud, dans un cocon, et pour la première fois depuis cinquante-six jours, je ne suis pas perdue sans Freddie. Je ne suis pas perdue parce que, tandis que je m'enfonce dans le sommeil, je peux presque sentir son poids qui creuse le matelas, son corps lové contre le mien, son souffle régulier sur mon cou. *Freddie Hunter, protège-moi de ces insondables ténèbres.* Je me presse fort contre lui, je l'aspire en moi au moment où je sombre dans un profond et paisible sommeil.

ENDORMIE

Vendredi 11 mai

VOUS CONNAISSEZ CES MOMENTS DÉLICIEUX à l'approche de l'aube, les matins d'été, quand le soleil se lève avant vous, que vous émergez du sommeil et que vous vous rendormez, tout au bonheur de pouvoir profiter encore de quelques heures ? En me tournant, je découvre Freddie qui dort à mes côtés. Mon soulagement est si intense que je reste parfaitement immobile et cale ma respiration sur la sienne. Il n'est guère plus de quatre heures du matin, trop tôt pour se lever, aussi je referme les yeux ; je ne crois pas avoir jamais connu une telle paix, un tel bien-être. Le lit réchauffé par nos deux corps l'un contre l'autre, la pâle lumière dorée qui précède le jour, les premiers chants d'oiseaux. S'il vous plaît, faites que je ne sorte pas de ce rêve.

ÉVEILLÉE

Vendredi 11 mai

AVANT MÊME D'OUVRIR LES YEUX, je sais qu'il est parti. Le lit est plus froid, la lumière du jour plus dure, les oiseaux s'en donnent à cœur joie. Freddie était là, j'en suis sûre. J'enfonce ma tête dans l'oreiller et je ferme très fort les yeux, cherchant le sommeil dans l'obscurité derrière mes paupières. Si seulement je pouvais dormir, je le retrouverais peut-être.

La panique commence à monter dans ma gorge ; plus j'essaie de me détendre, plus mon cerveau s'embrase en anticipant la journée qui m'attend, pleine de pensées noires et d'un désespoir que je suis incapable d'affronter. Soudain mon cœur bondit et se met à battre à tout rompre, parce que je me rappelle : j'ai des somnifères. Les petites pilules roses conçues pour m'assommer. J'attrape le flacon qu'Ella a posé sur ma table de chevet, je le serre fiévreusement à deux mains, puis je l'ouvre et j'avale un comprimé.

ENDORMIE

Vendredi 11 mai

— **B**ONJOUR, LYDS.
Freddie se tourne et m’embrasse sur le front, un bras autour de mes épaules, tandis que la sonnerie de notre réveil nous signale qu’il est sept heures.

— On reste au lit ? J’appelle ton boulot, et toi tu appelles le mien.

Très souvent le matin, il dit quelque chose de ce genre, et nous nous prêtons au jeu pendant un moment.

Je me blottis contre sa chaleur et j’enfouis mon visage dans les poils soyeux de son torse en marmonnant :

— Tu nous apportes un petit déjeuner au lit ?

Il y a dans son corps une solidité que j’adore ; avec sa haute taille et ses épaules larges, il a une forte présence physique. À l’agence de pub où il travaille, les gens sous-estiment parfois ses capacités intellectuelles parce qu’il est bâti comme un joueur de rugby et qu’il n’hésite pas à s’en servir à son avantage. Il est doté d’un féroce esprit de compétition.

— Si tu peux attendre jusqu’à midi, d’accord...

— Ça me va, dis-je les yeux fermés, en m’emplissant de son odeur.

Nous restons ainsi, à paresser délicieusement pendant quelques minutes, tout en sachant que nous devons bientôt nous lever. Mais nous traînons, parce que ce sont ces minutes-là qui comptent, les moments où il y a, d’un côté Freddie et moi, de l’autre le monde extérieur. Ces moments sont le socle sur lequel repose notre amour, un manteau invisible qui nous enveloppe quand nous sommes dehors et que nous vaquons à nos diverses occupations. Freddie ne répond pas au regard intéressé de la jolie fille qui attend le train de 7 h 47 sur le quai 4, et je ne permets jamais à Leon, le serveur du café où je déjeune parfois, de franchir la limite entre le badinage sans conséquences et le vrai flirt, même s’il est beau comme un dieu et qu’il lui arrive d’écrire des choses scandaleuses sur mon gobelet de café.

Je pleure. Un bref instant, je ne sais pas pourquoi, et quand je me rappelle, je prends une immense inspiration, comme quelqu’un qui a coulé au fond de l’eau et remonte à la surface.

Freddie sursaute ; il se dresse sur un coude et m’observe d’un air inquiet en me serrant l’épaule.

— Lyds, qu’y a-t-il ?

Sa voix est pleine de sollicitude, du désir de m’aider et de m’apaiser.

Je n’arrive pas à respirer, j’ai la poitrine oppressée.

— Tu es mort, dis-je dans un sanglot.

Je regarde son visage tant aimé, cherchant des traces de l’accident. Il n’y a rien, nul signe de la violente blessure à la tête qui lui a ôté la vie. Ses yeux sont d’un bleu inhabituel, tellement sombres qu’au loin, on les croirait marron. Il porte parfois des lunettes à montures noires quand il doit prononcer un discours important au travail, pour créer une illusion de faiblesse là où il n’y en a aucune. Je plonge dans ces yeux et caresse de la main le duvet blond sur ses joues.

Un rire soulagé monte de sa gorge.

— Espèce d'idiote, dit-il en m'enlaçant. Tu as rêvé, c'est tout.

Oh, comme j'aimerais qu'il ait raison. Voyant que je secoue la tête, il attrape ma main et la pose sur son cœur.

— Je vais bien, insiste-t-il. Écoute... Mon cœur bat, tout est normal.

C'est vrai. Son cœur palpite sous ma paume, et pourtant je *sais* que ce n'est pas vrai. Ça ne peut pas l'être. Il recouvre ma main de la sienne et cesse de rire, parce qu'il voit combien je suis affectée. Il ne comprend pas, bien sûr ; comment le pourrait-il ? Il n'est pas réel, mais oh, mon Dieu, ce rêve ne ressemble pas non plus aux autres. Je suis éveillée dans mon sommeil. Je perçois la chaleur de son corps. Je sens un soupçon de lotion après-rasage sur sa peau. Mes larmes ont un goût salé dans ma bouche quand il se penche et m'embrasse, tendrement. Je ne peux pas m'arrêter de pleurer ; j'essaie de prendre de courtes inspirations, comme s'il était fait de fumée qui se dissiperait si je respire trop fort.

— Un cauchemar, c'est tout, murmure-t-il, en me caressant le dos et en me laissant pleurer tout mon soûl parce qu'il ne peut rien faire d'autre.

Si seulement il savait que ce rêve est le contraire d'un cauchemar ; les cauchemars arrivent lorsque vous attendez impatiemment que votre fiancé vous rejoigne pour votre anniversaire, et que votre famille est déjà assise à la table du restaurant de High Street.

Entre deux sanglots, je hoquette :

— Tu me manques... Tu me manques tellement.

Il me serre dans ses bras, très fort cette fois, et il me dit qu'il m'aime, qu'il va bien, que tout va bien.

— On va être en retard au boulot, souffle-t-il au bout d'un moment.

Je ne bouge pas, les yeux fermés. Je me concentre sur ses bras autour de moi pour conserver le souvenir de cette sensation quand je me réveillerai.

— Restons ici, je chuchote. Restons ici pour toujours, Freddie.